

# MAÎTRE DE KARATÉ UN TITRE QU'IL FAUT

Maître en Karaté, comme dans n'importe quel Budo, est un qualificatif si vite lâché. Mais dès que l'on s'interroge plus avant, il y a largement matière à débat. Qu'est-ce qui fait un maître ? Qu'est-ce qui le fait se distinguer parmi tant d'autres, et qui permette de le reconnaître à coup sûr ? Par Roland Habersetzer.

**O**n croise, dans la vie quotidienne, des maîtres-artisans de toute sorte (charpentiers, boulangers, bouchers, pâtisseries, vitriers,...). Ou encore des maîtres reconnus au niveau universitaire, les avocats, les notaires,... "Maîtres" en choses cernables, pour lesquels on peut délivrer un diplôme, un titre, un label. Le titre de maître, suivi d'une telle précision, a valeur d'expert reconnu, à l'habileté incontestable. Il évoque un domaine de compétence particulier, se base sur des critères clairement définis, ce qui est en soi déjà beaucoup. Mais ce n'est pas de cela que l'on veut parler ici. C'est au-delà d'un tel cadre que la problématique devient moins évidente. Car quid d'un... "Maître" "tout court"... ? Un "Maître" dans un dojo ?

## Maître de quoi ?

Maître en Karaté, par exemple, s'ouvre en effet sur autre chose, d'essentiel, de difficile à cerner, chargé de potentialités, mais aussi de dérapages et d'impostures possibles. Quelle traduction donner au concept ? Car le dojo n'est-il pas cet "endroit où souffle l'esprit"... ? On y crée d'autant plus volontiers le "maître" de tant de potentialités. Celui-ci se situe dans notre imaginaire, et notre crédulité liée à l'enthousiasme même du pratiquant. Il est encore au-delà de ce sens de "maître d'armes" que l'Occident a connu dès le Haut Moyen Âge pour qualifier ceux qui avaient une connaissance et un don particuliers dans la pratique des armes (armes blanches puis armes à feu), une interprétation également perpétuée dans certains domaines pour qualifier l'excellence (ainsi, les maîtres en

boxe française, ou en autres domaines spécifiques). Or en Budo, on donne assez facilement (force de l'habitude ? superficialité des mots ?) du "maître", "tout court"... Et c'est cette absence de référence à quelque chose de tangible qui me gêne. Car pas facile de lui donner un visage à ce "maître-là", un contour raisonnable, acceptable, indiscutable. Il est maître de quoi, exactement ? Où faut-il placer le curseur de sa maîtrise ?

Dans la tradition Budo on connaît les notions de Sensei (celui qui va devant, le professeur), de Shihan ou de Hanshi (le personnage de référence), de Tatsujin (l'homme "debout", "vrai"). Sont-ils pour autant des "maîtres" ? Il y a aussi, au-delà encore, le Meijin (homme "accompli", vraiment, exceptionnel et rare parce qu'incarnant quelque chose de plus que de simplement humain). Serait-ce là l'horizon auquel il convient de situer un "maître" ? On entre là dans le domaine du subjectif, loin de tout critère d'appréciation quantifiable.

Le problème est que l'Occident ajoute volontiers au concept de "maître" d'art martial une connotation spirituelle. Il en est de même en Amérique. L'approche d'une découverte faite en Orient, berceau de tant de recherches spirituelles dont les démarches interpellent, balaie très vite chez nous les réserves d'ordre cartésien d'un public prêt à s'investir avec passion. Et dans une telle attente, quasi viscérale, qu'on est prêt à refuser tout début d'analyse raisonnable... On y découvre LE Maître à penser, à pénétrer la philosophie de la vie, le guide tant attendu qui fait déboucher sur la sagesse, celui qui "sait" (en tout cas mieux qu'on ne pourrait le savoir soi-même, donc celui dont on a besoin pour mieux

"être"). On est bien au-delà de la perfection technique, qui passe même parfois au second plan chez les adeptes inconditionnels. Toutes les barrières critiques tombent, dans une adhésion mentale qui fait abandonner toute prudence. Et là, cela peut très vite être la porte ouverte vers l'excès, les rêves improbables, les déceptions cuisantes et l'imposture possible... Car on entre alors dans le domaine de l'ascendance mentale d'un être sur un autre, un pouvoir quasi illimité, où tout devient possible, où tout est permis, et dont certains ne se privent pas de jouer quasi impunément. La route devient alors extrêmement dangereuse. Certaines personnes deviennent, par besoin de crédibilité naïve de ceux qui les mettent d'eux-mêmes sur leur piédestal, des sectes à elles seules... avec toutes les dérives que l'on connaît. Assez étrangement, des intelligences par ailleurs élevées tombent dans ce piège subtil.

## De l'histoire ancienne

Ce type de réaction enthousiaste, et naïve, remonte au temps de la découverte des arts martiaux de l'Extrême-Orient, par les pionniers européens et américains, prêts à tout suivre, à tout croire. Je me souviens moi-même de la stupéfaction, au début des années 1960, d'un expert japonais de renom, mais encore jeune (qui vit encore et ne s'en souvient sûrement plus), lorsque je le recevais à Strasbourg et que, quasi paniqués, nous ne savions comment dérouler un tapis rouge à quelqu'un qui ne pouvait être dans notre attente qu'un "maître", et qui nous expliquait que tout cela était de l'histoire ancienne et que ce qu'il était venu nous apporter tenait aujourd'hui du domaine du sport... Rire d'incrédulité chez lui, choc et déception

# POUVOIR ASSUMER



**Roland Habersetzer Hanshi, 9<sup>e</sup> dan du Gembukan, Japon.**

chez nous (mais certes un superbe stage sportif !). J'ai eu le temps depuis de scanner avec une prudence tempérant

l'enthousiasme de mes débuts suscité par la soif du parfait, d'autres "maîtres" approchés (et respectés par ailleurs en

tant qu'hommes et experts). L'expérience m'a rendu bien plus circonspect. Et en la matière (comme dans d'autres...) j'ai aussitôt mis la barre très haut. Il faut dire que j'avais tant aimé l'ouvrage de Jean Lucien Jazarin "L'esprit du Judo : entretiens avec mon maître", en acceptant de rester dans une représentation du maître parfait, quelque part inaccessible. Oui, un tel maître serait le mien, et je saurai le reconnaître... N'avais-je pas lu quelque part que "lorsque l'élève est prêt, le maître arrive" ?

## **Le respect de la tradition**

Je n'ai pas suivi très longtemps UN maître, même s'il m'est, heureusement pour mon évolution, arrivé d'en reconnaître deux ou trois dans ma vie. Je pense que le plus grand hommage que j'aie pu leur rendre est d'avoir du moins essayé de faire fructifier les graines qu'ils avaient plantées en moi. Ce que le dernier de ces maîtres a eu le temps de reconnaître avant de mourir, en me conférant le titre de Soke (1) pour ma ligne, dans le respect donc de la pure tradition japonaise. Mais il est toujours resté "lui", et moi j'ai pu devenir "moi". Grâce à lui. Parce qu'il a pleinement joué son rôle d'éveilleur et de passeur.

D'ici à dire que j'ai été impressionné est peut-être beaucoup dire, tout maître restant toujours un être humain, avec ses faiblesses. Mais j'ai été largement incité à suivre des traces que je trouvais belles, en adaptant à ma pointure, en calquant le rythme sur ce que je pensais pouvoir être le meilleur pour ma propre démarche. Je n'ai jamais cherché à imiter. Le maître, que j'ai reconnu comme tel, parce que quelque chose me disait au fond de moi que je pouvais lui faire confiance (tout en restant vigilant), m'a laissé devenir "moi" à travers ce qu'il m'enseignait. Même si cela ne fut pas toujours facile, ou évident, ni pour lui ni pour moi. Probablement quelques lacunes dans le message perçu d'un point de vue culturel différent, qui est toujours resté le mien, n'ont-elles pas facilité les choses. Je n'ai jamais eu une sorte d'admiration servile (c'est dans ma nature), >

et nous en sommes parfois arrivé à des tensions. Probablement, à la réflexion, cela faisait-il aussi partie des tests... En me permettant ce qu'il m'a lui-même permis, je peux confirmer aujourd'hui le véritable statut de maître de cet homme. Du moins dans ma vision adulte des choses. Ma vision personnelle. Parce qu'il m'a permis d'adapter son message, d'écrire le livre de ma vie en acceptant finalement de s'effacer derrière l'alphabet transmis.

## L'idée de la maîtrise

J'ai l'âge aujourd'hui, et j'ai, probablement, une certaine expertise dans quelques domaines de compétence, mais... qu'en est-il du reste ? Disons que je fais encore ce que je peux pour m'approcher de l'idée que je m'en étais toujours faite de la maîtrise de (et dans) ce que l'on fait, mais pas pour m'affubler un jour d'une sorte de badge qui serait la reconnaissance de la fin d'un processus de maturation interne (une décoration à emporter dans mon cercueil ne changera rien à l'affaire), mais pour donner davantage envie de suivre les traces que je laisse forcément en avançant sur la route que je me suis choisie, et que je pense "juste". Traces de maître ou simplement d'homme de bonne volonté ? Y a-t-il une différence ? Si, pour s'engager dans ces pas, l'autre a besoin de se dire que ce sont les traces d'un "maître", sinon il ne s'y engagerait pas, alors... Si c'est là une condition d'efficacité... Et c'est cela seul qui compte. Je m'imagine assez bien l'élève (et, à ce niveau, l'adepte) tiré vers le haut par le label de maître qu'il a lui-même donné à celui qu'il veut suivre, et ce dernier laisser faire pour le bien du premier. Pour une question d'efficacité. Et si ce maître garde ce sourire interne, garant de modestie et d'humilité, c'est acceptable. Problème : le label, dont on peut s'emparer sans scrupules, peut aussi tirer le crédule vers le bas.

Les moteurs d'action pour ce type de "maîtres" sont vanité, et intérêt. Il y en a. Faisant allègrement fi du sens des responsabilités qui devraient les écraser au niveau où ils acceptent d'être placés. Un peu comme le grade en Budo : j'ai toujours pensé que de l'avoir était une chose, mais que de l'assumer ensuite serait le plus difficile.

## La véritable perfection

Je me cramponne à la vision du grade, et donc de la progression vers la perfection, qu'avait Funakoshi Gishin, père du Karaté Shotokan, et qu'il convient de rappeler ici (l'échelle des grades s'arrê-



**La richesse du bagage technique est un strict minimum pour pouvoir transmettre, mais il faut encore bien autre chose pour "donner un sens" à la technique, fut-elle parfaite.**

tait en ce temps au 5<sup>e</sup> dan) : lorsqu'on lui demanda un jour ce qui pouvait bien distinguer un homme « normal » de cet autre, qui suivait la Voie, à la recherche du Tao, et dont il avait coutume de parler à tout propos, il répondit ceci : « Lorsque l'homme du commun est reçu à l'examen du 1<sup>er</sup> dan, il se redresse avec fierté devant les membres du jury, puis court annoncer la bonne nouvelle à sa famille; lorsqu'il réussit le 2<sup>e</sup> dan, il grimpe sur la plus haute éminence qu'il puisse trouver pour en crier à la ronde la distinction qu'il vient d'obtenir; et lorsqu'il passe le 3<sup>e</sup> dan, il saute dans sa voiture et sillonne la ville en klaxonnant

frénétiquement pour fêter l'événement... Un homme qui sait reconnaître la Voie agit différemment; au 1<sup>er</sup> dan, il incline la tête en signe de reconnaissance; il reçoit son 2<sup>e</sup> dan en se vouitant un peu plus encore en signe d'humilité; et lorsqu'il reçoit son diplôme de 3<sup>e</sup> dan il s'incline jusqu'à terre, confus, avant de s'éclipser discrètement, tant il mesure maintenant ce qui le sépare de la véritable perfection. »

Non, la dimension à donner au mot de "maître" n'est pas facile à établir... Parlons-nous invariablement du même contour de "maître" valable pour tous les élèves ?

# Quel est le rôle d'un maître ? Eclairer la route avec constance et détermination, montrer la direction où il faut porter le regard, mais sans pointer sur ce qu'il faut y voir

La seule évidence à mes yeux est qu'on ne peut être maître que dans le regard des autres. On ne décide pas soi-même d'être un maître (ou alors il faut s'écarter de cette catégorie-là, vite...). Le problème est qu'on vit dans un monde qui octroie des labels pour tout, qui décident de notre confiance (souvent aveugle) envers ceci ou cela, untel ou untel. Mais qui peut donner le label ? Qui peut donner, ou valider, l'étiquette ? Venant de qui, cette quittance fera-t-elle indiscutablement autorité ?

## La compétence d'un maître

Y a-t-il un âge pour être maître ? Combien de temps dure la brillance de la maîtrise ? Un maître reste-t-il un maître s'il ne peut plus rien démontrer, techniquement, dans son art martial ? Que peut représenter un "maître" aujourd'hui pour des générations du tout numérique, dont les rêves lointains se comptent en quelques années, voire en quelques mois à peine ? Quel est le panel de compétence d'un maître ? En la matière, on attend plus que de l'excellence technique ou des discours vagues, très vite flous dès que l'on voudrait les voir préciser. Le bagage technique est un minimum, auquel doivent s'ajouter des dispositions pédagogiques réelles (et une volonté pédagogique) et une connaissance culturelle de tout ce qui touche de près comme de loin à ce que l'on prétend enseigner, dès lors qu'on ne se limite pas à une simple gestuelle (ce qui serait indigne d'un vrai... "maître"). Et puis... surtout, aussi, le charisme... On l'a ou on ne l'a pas. Cela fait partie de ces choses qui ne se décrètent pas. A l'aune de tous ces critères, il faut bien admettre qu'il y a de toute évidence de nombreux "experts" dans le martial, au Japon comme hors du Japon. Mais combien d'entre eux passent le cap de la seule technique pour qu'on puisse les regarder avec l'impression d'être en présence d'un autre "gabarit d'homme" ? Je ne crois pas qu'il y ait un style de "maître de karaté" français et un autre qui serait japonais. Le problème est tout à fait le même, et il faut l'aborder avec le même souci d'analyse pour, absolument, raison

garder. Je suis également persuadé qu'il n'y a pas de "profil" davantage (ou pire, d'office) estampillé "maître" là-bas qu'un autre profil qui pourrait l'être chez nous. Parfois un certain look, ou une manière de parler, suffisent à entourer certains personnages d'une aura qui ne résisterait pourtant pas à la moindre analyse. Cela s'est vu, et se voit toujours, hélas, souvent.

Le maître n'a pas le même visage pour les uns et les autres. Il varie, selon que l'élève le perçoit à ses débuts, ou davantage vers la fin de son parcours (j'ai toujours adhéré à la perspective d'évolution Shu-Ha-Li, omniprésente dans la tradition japonaise, mais que l'on voit si peu réalisée en pratique). Et puis, au niveau du "public", il y en a pour lesquels l'enseignement passe d'autant plus facilement qu'il reste spontané, léger, "naturel", d'autres pour lesquels il faut pontifier, en se donnant l'apparence du vrai "maître" (forcément austère dans l'imaginaire le plus répandu...). Peut-on suivre plusieurs maîtres ? En même temps ? Successivement ? Au final, formules, exigences et attentes des uns et des autres, sont multiples. Qui n'aident pas vraiment à graver toutes ces choses dans le marbre.

Quel est le rôle d'un maître ? Eclairer la route avec constance et détermination, montrer la direction où il faut porter le regard, mais sans pour autant pointer sur ce qu'il faut y voir, car la découverte ultime reste l'affaire de chacun. Sa mission ? C'est celle que lui-même se donne. Parce qu'il croit à ce qu'il peut apporter, mais aussi parce qu'il accepte de s'effacer derrière le message porté. On est maître pour servir, pas pour disposer d'un moyen de se faire valoir. Et n'est pas maître qui veut. S'affubler soi-même de ce titre est d'une prétention ridicule. Le fond du problème est que l'homme (ou la femme, bien évidemment) reste toujours un homme (ou une femme). Mais s'il (ou elle) se qualifie ou se laisse qualifier de maître.

## Un débat sans fin

Il y a tant de questions pour lesquelles je n'ai pas de réponses, mais cela ne

m'empêchera jamais de me les poser. Et je ne vais pas en dire plus ici, pour ne pas paraître davantage iconoclaste lors d'une lecture superficielle de mes propos, et même irriter, j'imagine, quelques susceptibilités, ou ouvrir les portes à un débat stérile et sans fin.

## Le rôle du sensei

J'aimerais faire une suggestion pour conclure: commençons à donner à nos plus jeunes karatékas (qui forment la grande masse des pratiquants de nos jours) le sens des proportions. En leur apprenant à appeler leur professeur Sensei (tout "simplement", alors que c'est déjà tout un programme), selon la tradition japonaise, et de leur laisser le soin d'aller, plus tard, à mesure de leur maturité dans la vie, un peu plus loin dans leurs appréciations.

Il faut leur enseigner alors qu'il est encore temps comment rester mentalement libres dans toute cette surenchère qui leur est quotidiennement jetée à la figure, pour garder une vision juste des vraies valeurs. Nos Sensei sèmeraient de quoi les faire devenir un jour des hommes et des femmes "droits", responsables de ce qu'ils font, dans un comportement où se profilerait peut-être aussi une gestion juste (une... maîtrise ?) des choses de la vie. Je crois que cela serait un très beau projet de société, à développer dans nos dojos. Un vrai challenge pour changer enfin la donne, lorsque cette génération serait parvenue à l'âge adulte. Mais il faudrait le faire très vite... ●

Roland Habersetzer  
Hanshi, 9<sup>e</sup> dan du Gembukan, Japon  
Soke du Tengu-no-michi

(1) Soke: fondateur d'un style (Ryu) d'art martial. Titre donné à Roland Habersetzer en 2006 par feu Sensei Ogura Tsuneyoshi, pour son "Tengu-ryu".

(Les photos montrant Soke Roland Habersetzer, ainsi que celle qui avait illustré ses propos dans le numéro précédent de "Dragon", sont de Isabelle Jans, ceinture noire "Tengu" du dojo de Halle (Belgique).